

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 3 (1903-1904)
Heft: 49

Artikel: Les chants montagnards [à suivre]
Autor: Mainzer, Joseph
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1029777>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

naissant pas le premier mot de la musique éreintaient sans vergogne les meilleures nouveautés et souvent aussi d'admirables chefs-d'œuvres classiques.

Après soixante années d'expériences néfastes, l'on commence à comprendre qu'il faut laisser la musique aux musiciens, mais aussi et en même temps les musiciens comprennent que le moment est venu pour eux de monter la garde autour de leur art, auquel ils appartiennent encore autrement que par la création ou l'interprétation des œuvres. Berlioz le comprit-il ? ou chercha-t-il simplement à mettre la main sur cette ressource qui arrivait à l'un des nombreux moments de gêne contre lesquels il dût lutter souvent.

L'un et l'autre, car dans ses Mémoires il dit clairement : « L'idée d'une arme pareille mise entre mes mains pour défendre le beau, et pour attaquer ce que je trouvais le contraire du beau, commença aussitôt à me sourire, et la considération d'un léger accroissement de mes ressources pécuniaires toujours si bornées, acheva de me décider. » Ce fut en effet une arme, arme terrible pour ceux qu'il atteignit, car il était né avec les dons de l'écrivain et malheur à celui qui s'exposait à ses sarcasmes...

Son père chacun le sait, le destinait à la médecine, et ce fût une lutte acharnée jusque vers la trentaine où il obtint enfin le prix de Rome afin de faire triompher sa volonté de devenir musicien. De tant de difficultés vaincues, et d'études médicales en apparence inutiles, il lui resta une culture littéraire qui le mettait bien au-dessus de ses confrères musiciens et s'il était un admirateur passionné de Gluck, de Beethoven et de Weber, il fut non moins enthousiasmé par Shakespære et par Goethe. Dans ses lettres à son ami Humbert Ferraud, il écrit dès l'année 1828 : « Nous lisons *Hamlet* et *Faust* ensemble — Shakespære et Goethe ! les muets confidents de mes tourments, les explicateurs de ma vie. Venez, oh ! venez ! personne ici ne comprend cette rage de génie. Le

soleil les aveugle. On ne trouve cela que bizarre. J'ai fait avant hier en voiture la ballade du *Roi de Thulé* en style gothique. »

L'année suivante il avait achevé une série de morceaux inspirés par des épisodes du Faust de Goethe et avant de les faire exécuter il dit à Humbert Ferrand : « Je ne fais rien annoncer dans les autres » journaux, parce que j'attends tous les » jours la réponse de Goethe, qui m'a » fait prévenir qu'il allait m'écrire et qui » ne m'écrit pas. »

« Dieu ! quelle impatience j'éprouve de recevoir cette lettre. » Remarquons que Goethe n'écrivait décidément pas souvent et il me souvient qu'il ne répondit pas non plus à Beethoven.

Nous voyons donc Berlioz vivre intellectuellement et en quelque sorte littérairement avec les artistes et les idées de son époque. Ce fait est d'autant plus intéressant à constater que la plupart de nos musiciens vivaient à l'écart, uniquement préoccupés de leur art, sans contact avec les peintres, les sculpteurs et les hommes de lettres. Du reste il n'est pas aisé de se faire une idée exacte de la situation littéraire et artistique caractérisant la restauration.

L'empire avait comme baillonné la littérature. La censure était toute puissante et en un temps relativement court l'élan littéraire de trois siècles s'était effondré. Ses fonctions paralysées, le membre s'était pour ainsi dire desséché.

HENRI MARTEAU.

(A suivre.)

@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@@

Les chants montagnards.

Dans les chants populaires on retrouve toute la vie extérieure d'un peuple ; le climat sous lequel il vit, la terre qu'il habite, ses mœurs, ses habitudes, ses actions héroïques ; c'est son livre d'histoire, ce sont ses annales.

Mais ce chant ne se borne pas au caractère extérieur ; il décrit également la vie in-

time de l'âme, il exprime la pensée morale, il reflète ses vœux, les espérances, les amours, les passions. C'est un prisme qui réfléchit les diverses nuances d'originalité — le peuple même. Chaque chanson *Sicilienne* retrace la vie d'un insulaire, d'un habitant des côtes, d'un pêcheur. *L'Ukrainienne* révèle la vie guerrière du cosaque, ce compagnon inséparable de sa lance et de son coursier, cet aventurier traversant les steppes et le courant rapide des fleuves, cet homme à l'âme libre et indépendante, au cœur fier, aimant et fidèle, dont l'existence se partage entre l'amour et la guerre. Le chant *Laponien* nous peint les rennes traversant avec leurs traîneaux les plaines de neiges, les lacs glacés ; il nous peint le guide qui, impatient de revoir sa maîtresse, et pour rompre l'ennui d'une route longue et uniforme, interroge sur elle les nuages et les oiseaux, s'entretient d'elle avec son renne, et l'excite par les accents passionnés de son amour à accélérer sa course.

Chaque nation a, dans l'exécution de son chant, un cachet spécial. C'est ainsi que les nocturnes pleins de rêverie que l'on entend la nuit dans les rues de Rome ont quelque chose de si étrange dans leur mélodie, des modulations, si inattendues que non seulement ces sons ne peuvent être fidèlement imités, mais même que la notation, selon le système connu, n'en est pas toujours possible.

Le *Tyrolien* et le *Styrien* également ont dans leur chant quelque chose de particulier qui n'a rien de commun avec la musique des peuples connus ; c'est cette transition subite des tons de la poitrine ou des tons de pleine voix aux tons de fausset. Ce mélange de tons hauts et bas, produits par la même voix presque en même temps (le *jodler*, comme s'appelle ce chant), n'est connu que dans les montagnes de la Styrie, du Tyrol et de la Suisse.

Il est encore un autre caractère qui nuance différemment leur musique. Les chants populaires de presque toutes les nations ont un accent plaintif et mélancolique qui s'exhalent dans les tons mineurs. Les Russes, les Cosaques, les Hongrois, les Bohémiens, les

habitants de la Souabe, du midi de la France, de toute l'Italie, et bien d'autres encore, donnent cette expression à leurs élans mélodiques. Le chant tyrolien et styrien seul est toujours majeur. La mélodie et la poésie dessinent exactement la vivacité et la gaieté de ce peuple, qui s'adonne plus aux plaisirs qu'aux rêves d'amour. L'expression de ses chants est franche et naïve ; c'est qu'à l'innocence il n'est besoin ni de paroles trompeuses ni de fausses apparences. Un peuple à l'état de nature, ignore ces locutions mystérieuses ; il exprime, il peint, telles qu'il les ressent, les sensations les plus intimes de son âme.

Jamais le chant populaire d'aucune nation ne m'avait charmé et à la fois frappé d'étonnement, autant que celui du Tyrol.

C'était pour voir ce peuple si poétique, pour entendre ses chants si originaux, que je visitai ces belles montagnes, que je gravis les cimes du Glockner, du Walzmann ; pour trouver les habitants des Almas, je traversai ces beaux lacs. Bientôt les impressions produites par cette nature si belle effacèrent de mon âme celles de Salzbourg. Là, je n'avais vécu que parmi les tombeaux et sur des ruines ; je n'avais vu que des hommes du temps passé, des hommes qui ne vivaient que de souvenirs. Ici, tout était du domaine du présent, tout était vie, tout était jouissance.

En visitant les bourgs et les villages, dans les vallées on trouve un tout autre peuple, n'ayant rien de commun avec le pasteur solitaire des montagnes à quelques lieues de là ; car il y a en Tyrol deux classes très différentes d'individus ; habitants des vallées et habitants des montagnes. Les uns vivant en petite communauté dans les villages, les autres isolément dans les montagnes. Il est des endroits où l'industrie est toute locale ; il en est d'autres qui étendent leurs rapports jusque chez l'étranger. C'est principalement le Tyrolien du *Zillerthal* que l'on rencontre dans les foires d'Allemagne et même celles d'Italie. Il étale dans la petite baraque ses gants, ses bas, ses tapis ; colporteur infatigable, on le voit avec son chapeau à plumes, son gilet rouge, sa ceinture jaune, ses bas blancs, ses culottes courtes et ses gros mollets,

aliant d'une maison à l'autre offrir sa marchandise. Toujours chantant, toujours riant, badinant avec les dames, les filles, les enfants, saluant et tutoyant tous ceux qu'il rencontre; arrivant pour la première fois, il est partout comme s'il y avait passé sa vie : nulle part seul, nulle part étranger ; il joint à la force du corps activité d'esprit et vivacité d'imagination. Gai et folâtre par caractère, au travail il fait succéder le plaisir, et il est toujours prêt à chanter et à danser.

Dans ces vallées, les familles se rassemblent devant les portes ou sur les grands balcons qui entourent les maisons. Là, elles chantent la vie des Alpes, leurs troupeaux, la chasse aux chamois, la vie champêtre etc. Souvent la veille des grandes fêtes : Noël, Pâques, la Toussaint, le 1^{er} mai, les jeunes gens vont chanter sous les fenêtres des jeunes filles en s'accompagnant avec la *zitter*, instrument favori, presque unique, des Tyroliens. L'amant rend hommage à sa maîtresse ; il vante ses attraits, ses charmes, il la conjure de partager avec lui le toit paternel ; quelquefois il est interrompu par la voix jalouse d'un amant rebuté. Alors entre eux s'engage une lutte d'improvisation, c'est à qui développera le plus l'heureuse imaginative naturelle à ce peuple. Le jaloux lance contre l'amant préféré le trait acéré de la satire ; il cherche, à l'aide d'une moquerie adroite, d'une critique spirituelle, à renverser ses espérances, à ébranler sa foi. La foule attirée par ce *chant de fenêtre* (*fensterlied*), entoure les deux rivaux. La lutte devient plus vive, ils se soutiennent assez longtemps force à force ; enfin, il en est un qui, vaincu par l'esprit sémillant, par l'ironie mordante de son adversaire, abandonne le champ et s'enfuit poursuivi par les huées et les sifflets.

A leurs chants se mêlent aussi les traditions populaires. A l'un succède l'autre ; ces histoires pleines de souvenirs redonnent la vie aux temps les plus reculés. Tantôt ce peuple puise ses inspirations dans des couvents dispersés çà et là dans les vallées ; c'est un mélange varié d'aventures amoureuses et dévotes : tantôt c'est au pied de ces castels antiques, bâtis sur le sommet des montagnes,

et qui dominent bien au loin les environs. Ils immortalisent les noms et les hauts faits des seigneurs ; ils racontent les histoires de la guerre sainte, de la vie chevaleresque, leurs combats et leurs amours. Puis ce sont de lugubres et épouvantables chroniques. Ils vous effraient des apparitions fantastiques de ces chevaliers-brigands, la terreur du pays pendant leur vie, à cause de leurs injustices et de leurs cruautés ; l'effroi des vivants après leur mort, par leurs apparitions nocturnes. « Souvent, disaient-ils, dans des nuits saintes, ou lorsqu'un grand événement nous menace, ces chevaliers apparaissent » suivis de leurs gens de guerre. On en » tend le bruit des chaînons, le tremblement » du pont-levis, on l'entend s'abattre, puis » alors on distingue le hennissement des » coursiers, le roulement des chars, le son » des cors, les cris de guerre, l'aboïement » des chiens et le claquement des fouets. » Maint vieillard assure les avoir vus de » près ; maint chasseur attardé a reconnu » cet appareil guerrier de ces terribles che- » valiers. »

Il n'est pas une contrée du Tyrol qui n'ait son castel auquel se rattachent de tels souvenirs, plus ou moins vrais ; ces traditions passent de bouche en bouche, elles vivent avec le peuple, elles sont pleines de détails minutieux, de faits particuliers, d'intrigues secrètes. Tout ce qui prête au surnaturel et à l'extraordinaire leur plait ; ils aiment à raconter ce que jamais œil d'homme n'a vu, ce que seulement une imagination vive et ardente a pu concevoir.

Joseph MAINZER.

(A suivre.)



La renaissance de Liszt.

L'Allemagne traverse actuellement une phase de son évolution artistique qu'on ne saurait suivre avec un trop grand intérêt. Le mouvement n'a jusqu'ici qu'effleuré à peine notre pays ; il reste ignoré de la grande masse de notre public. Même constatation pourrait